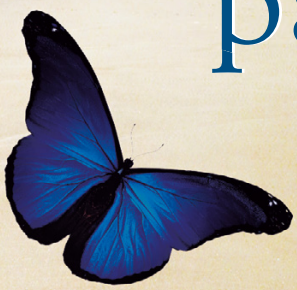
CORINA BOMANN

L'île aux papillons



ROMAN

D'un vieux manoir anglais aux plantations de thé de Ceylan,
une jeune femme part à la recherche du secret
qui hante son histoire familiale...

CHARLESTON

« Laissez-vous emporter sur une île aux mille senteurs, aux couleurs chatoyantes et aux nombreux mystères. »

Lorsque Diana se rend au chevet de sa grand-tante Emmely en Angleterre, cette dernière la charge d'une étrange mission : découvrir le lourd secret qui pèse sur leur famille et qui concerne Grace, l'arrière-arrière-grand-mère de Diana.

Diana part pour le Sri Lanka, la terre de ses ancêtres, colons à Ceylan. Elle y découvre une prophétie qui semble avoir changé le destin de sa famille et l'histoire d'un amour interdit… Durant sa quête, la jeune femme trouvera-t-elle enfin la paix pour elle et pour les siens ?

Une superbe évocation de Ceylan au XIX^e siècle, l'histoire entremêlée de trois femmes d'une même famille, à trois époques différentes, sur deux continents… Tous les ingrédients étaient réunis pour faire de ce livre un grand succès international.

Un magnifique roman d'atmosphère et d'évasion.

Corina Bomann vit à Berlin. Elle est l'auteur de nombreux romans. *L'Île aux papillons,* son premier roman traduit en français, connaît un succès phénoménal en Allemagne. Vendu à plus de 300 000 exemplaires, il a été publié dans six pays.

Traduit de l'allemand par Odile Brandt

www.editionscharleston.fr

ISBN 978-2-36812-017-0

22,50 euros
Prix TTC France

CHARLESTON

design : bernard amiard

photographies : © jinny goodman – arcangel images
© suns07butterfly – fotolia

L'Île aux papillons

Corina Bomann

L'Île aux papillons

ROMAN

Traduit de l'allemand par
Odile Brandt

CHARLESTON

Titre original : *Die Schmetterlingsinsel*
Copyright © by Ullstein Buchverlage GmbH, Berlin. Published in 2012 by Ullstein-Taschenbuch Verlag
Tous droits réservés.

Édition française publiée par :
© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2014
17, rue du Regard
75006 Paris - France
contact@editionscharleston.fr
www.editionscharleston.fr

ISBN: 978-2-36812-017-0
Dépôt légal : mars 2014
Traduction : Odile Brandt
Correction : Jacqueline Rouzet
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook facebook.com/Editions.charleston et sur Twitter à @LillyCharleston.

15 février 1888

Ma très chère Grace,

Je ne sais pas si tu m'as pardonnée entre-temps. Je suppose que ce n'est pas le cas mais je ne peux m'empêcher de t'écrire.

Je t'imagine assise à la fenêtre de ta chambre, le regard perdu dans les brumes du parc, encore révoltée par la manière dont tout cela est arrivé. À juste titre. Et je ne peux dire qu'une seule chose : je regrette du fond du cœur.

Ici, les choses ont bien changé depuis que tu es partie. Tu me manques tellement ! Et je crois que tu manques aussi à papa, même si jamais il ne l'avouerait. Il disparaît des heures dans son bureau et n'est là pour personne. Maman a peur qu'il se laisse aller. (Tu sais comme elle exagère.) Elle s'est mis en tête d'organiser une fête et s'agite beaucoup. Elle dit que c'est pour remonter le moral de papa mais, en fait, elle veut juste savoir dans quelle mesure le scandale a eu des répercussions.

Si tu n'as pas jeté cette lettre au feu dès sa réception, je suppose que tu souris tristement en découvrant ces lignes. J'espère de tout cœur que tu me donneras une chance, car j'ai une nouvelle qui va peut-être te redonner de l'espoir.

Peu après ton départ, il a surgi à ma fenêtre. Il m'a expliqué qu'il n'allait pas tarder à te rejoindre. Il m'a laissé en gage quelque chose que je dois garder pour toi, puisqu'il n'a plus d'adresse fixe. Il va sûrement

venir te libérer de ces vieilles murailles, comme dans les contes de fées, et vous trouverez enfin votre bonheur.

Ma très chère sœur, je te promets d'être toujours là pour toi et pour les tiens, quoi qu'il arrive. Ma porte sera grande ouverte si un jour vous êtes dans le besoin. Je vous le dois bien.

Avec tout mon amour

Victoria

PROLOGUE

Tremayne House 1945

Octobre. Il pleuvait quand la jeune femme arriva devant la vieille demeure patricienne. Le brouillard qui nimbait le parc ajoutait au spectacle désolant du saule pleureur dégoulinant de tristesse. Des feuilles mortes jonchaient les sentiers autrefois si soignés et parsemaient le gazon qui n'avait pas été tondu depuis une éternité.

Ignorant le reflet de son visage amaigri, l'étrangère scrutait l'intérieur de la maison à travers la vitre de la porte d'entrée. Elle semblait tendue. C'était la deuxième fois qu'elle sonnait sans succès, alors qu'elle entendait distinctement les allées et venues des habitants de la maison. Manifestement, l'activité fébrile qui régnait derrière cette porte les empêchait de venir l'ouvrir.

Après avoir pressé une troisième fois la sonnette en vain, elle décida de repartir et tournait les talons quand elle entendit des pas. Une femme de chambre dont le prénom était épinglé sur la poitrine vint ouvrir : Linda. Cette dernière dévisagea la nouvelle venue d'un air sévère. Elle ressemblait à toutes ces femmes que la guerre avait précipitées dans la misère, les cheveux noirs mal coiffés, la peau très blanche. La faim et les privations avaient souligné son regard d'une ombre bleue. Ses souliers trop grands

bâillaient sur les côtés. Sous des vêtements sales et un vieil imperméable troué, on distinguait un petit ventre.

« Désolée, nous n'avons plus de place », marmonna-t-elle froidement.

Mais la pâle silhouette lui tendit une enveloppe froissée et souillée. « Donnez ceci à votre maîtresse, s'il vous plaît. » À la façon dont elle hachait ses mots, on sentait bien qu'elle n'était pas habituée à parler anglais. La détermination avec laquelle elle s'exprimait laissait pourtant entendre qu'elle n'envisageait pas de passer le restant de ses jours à la rue. Linda examina cette femme d'allure étrange qui ne semblait pas disposée à partir et soutenait son regard avec insistance, et finit par saisir l'enveloppe. « Un instant, s'il vous plaît. »

L'instant se prolongeait mais la jeune femme resta postée devant la porte, comme pétrifiée. Elle ne se balança pas d'une jambe sur l'autre, ne s'assit pas, bien que la petite balustrade en pierre qui précédait la porte s'y prêtât. Elle se contenta de caresser doucement son ventre qui abritait le plus précieux des trésors. Cet enfant qui s'épanouissait en elle valait bien toutes les fatigues et toutes les humiliations.

Au lieu de la servante, deux femmes apparurent enfin. La première, aux cheveux d'un blond foncé, devait compter une cinquantaine d'années. Plutôt rousse, la seconde semblait avoir son âge. Si la guerre ne les avait pas épargnées non plus, elles semblaient aller bien, à en juger d'après leur teint frais et leurs joues rebondies.

« Vous êtes Beatrice ? Beatrice Jungblut ? »

La jeune femme acquiesça.

« Oui, je suis la fille d'Helena. Vous êtes la famille Stanwick, n'est-ce pas ?

— Oui, je m'appelle Deidre Stanwick. Voici ma fille Emmely Woodhouse », dit la plus âgée des deux en désignant la plus jeune qui lui ressemblait à s'y méprendre.

Beatrice esquissa un petit signe de tête gêné. Elle sentait bien qu'elle n'était pas la bienvenue, mais elle n'avait pas d'autre choix. Sa vie lui importait peu. La mort, elle l'avait frôlée tant de fois qu'elle avait fini par l'apprivoiser. Ce qui comptait, c'était

que son enfant voie le jour et qu'il puisse goûter la paix qui régnait depuis quelques mois.

Après qu'elles se furent regardées un instant, la plus âgée demanda : « Où est Helena ?

— Elle a succombé lors d'une offensive aérienne, tout comme mon mari, répondit la jeune femme.

— Et toi ? demanda Emmely visiblement troublée.

— J'ai pu me cacher. » Instinctivement, elle posa les mains sur son ventre. « Ma mère m'avait dit que je pourrais m'adresser à vous s'il lui arrivait malheur. »

Les deux femmes se regardèrent encore, puis Deidre lui demanda : « As-tu des papiers qui prouvent ton identité ? »

Beatrice secoua la tête. « Ils ont brûlé pendant les bombardements aériens. »

C'est fichu, pensa-t-elle. *Elles vont me renvoyer. Pourquoi devraient-elles me faire confiance, après tout ? Cela n'a pas de sens, elles ont sans doute oublié depuis belle lurette la promesse faite dans la lettre.*

« Eh bien, entre, nous discuterons mieux à l'intérieur. »

L'odeur de phénol et de mort agressa la jeune femme lorsqu'elle les suivit dans le long couloir. On devinait des blessures purulentes qui ne pouvaient être soignées ici faute de désinfectant et de médicaments.

« Cela fait trois ans que nous faisons office d'hôpital militaire, expliqua Emmely pour briser le silence qui l'embarrassait manifestement. Les pièces sont pleines à craquer. Il ne faut pas en vouloir à Linda d'avoir voulu te renvoyer. En ce moment, nous sommes littéralement envahis par les soldats qui rentrent de la guerre et, aussi, par des gens qui ont faim. »

Gênée, Beatrice baissa les yeux sur ses souliers crottés. « Je suis désolée.

— On se débrouille comme on peut, dit gentiment Emmely en passant le bras autour des épaules de Beatrice. Tu es la bienvenue. »

Ces mots lui donnèrent le vertige. Existait-il vraiment un endroit où son enfant et elle pouvaient être les bienvenus, alors que ce qu'elle avait jusque-là appelé sa patrie avait été mis à feu et à sang ?

Bien que la cuisine fût très vaste, la place manquait. Elle était envahie par des caisses, des armoires et autres meubles. Des chaises s'empilaient dans les recoins où il n'y avait pas trop de passage. Seul un petit espace, au milieu de la pièce, avait été épargné pour la cuisinière, une table et quatre chaises…

« Ce n'est pas terrible, mais on s'y fait, soupira Deidre en allant chercher trois tasses. Autrefois, j'avais des domestiques, mais la guerre ne vous prive pas seulement de liberté mais également de tous vos privilèges. Maintenant, nous partageons nos repas avec le personnel qui ne travaille même plus pour nous, d'ailleurs. »

Beatrice se souvint vaguement que sa famille avait aussi une domestique, à l'époque. Le malheur avait si efficacement remplacé l'image de la maison où elle avait grandi, de sa chambre et des belles robes qu'elle avait portées qu'elle ne se rappelait plus sa vie avant la folie meurtrière. Un seul souvenir était resté intact et l'avait aidée à tenir le coup.

« Qui est cette femme qui m'a ouvert la porte ? demanda-t-elle en s'asseyant lentement sur la chaise qu'on lui tendait.

— Linda est ma femme de chambre. Son uniforme est symbolique car nous avons davantage besoin d'elle à l'hôpital. Ma fille et moi aidons aussi du mieux que nous pouvons. » Le regard de Deidre se posa sur son ventre.

« Je pourrais vous aider, moi aussi, proposa Beatrice, mais sa tante secoua la tête.

— À la cuisine peut-être, mais certainement pas auprès des malades. Avec tous les germes qui traînent, tu courrais le risque de perdre ton enfant. »

Le ton cinglant avec lequel Deidre avait asséné ces paroles glaça Beatrice, réveillant aussitôt les doutes qu'elle avait ressentis en arrivant. *Ce n'est pas parce qu'elles t'ont invitée à boire le thé dans ce bric-à-brac qu'elles sont prêtes à t'aider,* se tança-t-elle.

Deidre voulut reprendre la parole, mais le sifflement strident de la bouilloire l'interrompit. Elle se leva pour préparer le thé. Son parfum épicé eut un effet apaisant sur Beatrice. Depuis toujours, elle adorait l'arôme du thé et, dans le camp de réfugiés où elle avait séjourné après avoir passé l'Oder, il lui avait rappelé

son pays. L'espace d'un instant, elle s'était retrouvée dans sa maison, dans la roseraie de sa grand-mère Grace, dans la petite serre où celle-ci s'évertuait à faire pousser des fleurs exotiques. Beatrice l'y avait souvent surprise en train d'observer des fleurs de frangipanier en serrant entre ses mains un bout de papier. Sa mère avait toujours affirmé qu'il s'agissait d'un horoscope.

« Un très mauvais Assam, mais nous n'avons malheureusement rien d'autre », dit Deidre en la ramenant à la réalité. Le colorant du thé faisait ressortir les fêlures du vernis, dessinant tout un réseau de veines sombres à l'intérieur de la tasse.

Assam, Darjeeling, Ceylan… Soudain, l'image des boîtes de thé soigneusement alignées dans la cuisine de sa grand-mère lui revint. Elle avait tant aimé dessiner les lettres sur des étiquettes qu'elle avait ensuite décorées de feuilles de thé et de fleurs stylisées. Elles avaient sans doute connu le même sort que la maison du capitaine sur la mer Baltique, le jardin et la serre, tous réduits en un tas de gravats.

Le silence se fit tandis que les trois femmes sirotaient leur thé, chacune perdue dans ses pensées. Le regard de Deidre se perdait au loin comme si elle cherchait quelque chose, Emmely observait Beatrice, et cette dernière feignait de ne pas s'en apercevoir, tandis que le visage de sa grand-mère se dessinait devant elle.

Comme c'est étrange que je me souvienne d'elle, tout d'un coup, et pas de ma mère ! pensa-t-elle tout en se laissant aller à détailler ses traits fins, et à caresser du regard sa chevelure rousse trahissant ses origines écossaises. Sa peau blanche était parsemée de taches de rousseur. Petite, comme elle avait envié cette grand-mère lumineuse ! Sa mère Helena et elle-même étaient aux antipodes, très brunes, la tête ornée d'épaisses boucles noires et des yeux au dessin étrange. Un héritage de la famille de son mari, affirmait sa grand-mère. Malheureusement, son capitaine de grand-père était mort avant sa naissance.

« En tout cas, ce soir tu restes ici, décida Deidre lorsqu'elle revint à la réalité. Tu te mettras dans la chambre d'Emmely et elle dormira avec moi.

— Mais…, protesta Emmely, qui aurait manifestement préféré partager sa chambre avec la nouvelle venue.

— Ne discute pas, notre hôte aura sa chambre à elle. » Le regard intransigeant de Deidre mit fin à la discussion. « Montre ta chambre à Beatrice et aide-la à s'installer. Moi, je retourne auprès des malades. »

Sur ce, elle se leva et sortit d'un pas décidé. Les deux jeunes femmes se regardèrent timidement.

« Je suis désolée d'apprendre ce qui est arrivé à ta mère et à ton mari, finit par dire Emmely en posant la main sur les doigts sales de la jeune femme. C'est difficile de perdre ceux qu'on aime.

— Tu as perdu quelqu'un pendant la guerre, toi aussi ? », demanda Beatrice à Emmely dont la mine rose et satisfaite ne trahissait rien. À cette question, cependant, son sourire se figea.

« Oui, j'ai perdu quelqu'un, répondit-elle en fixant le fond de sa tasse. J'ai perdu mon enfant.

— Il est mort sous les bombardements ? »

Beatrice savait que Londres avait été touchée.

Emmely secoua la tête. « J'ai fait une fausse couche au cinquième mois. Mon mari venait juste de partir au front. Je ne sais même pas s'il vit encore. Il doit croire que notre enfant sait déjà marcher. »

Cette femme m'apporte du réconfort alors qu'elle porte une croix aussi lourde que la mienne, se dit Beatrice.

« Enfin, nous en reparlerons une autre fois. » Elle se leva et chassa ses souvenirs d'un sourire amer. « Viens, je te montre la chambre. Elle est très belle, et bien assez grande pour deux, mais puisque ma mère veut m'écouter ronfler… »

Emmely conduisit Beatrice à travers un labyrinthe de couloirs. Elles dépassèrent l'ancien salon de réception envahi de lits et de matelas posés à même le parquet et s'engagèrent dans l'escalier. À l'étage, les couloirs étaient tout aussi envahis de meubles et de caisses. On avait dû vider les chambres pour faire de la place. En effleurant une caisse par inadvertance, Beatrice entendit un bruit de verre ou de cristal. Tout comme les êtres humains, ce petit univers emballé semblait attendre le retour de la paix.

« Nous y sommes ! » Emmely ouvrit une grande porte à deux battants. La chambre qui se trouvait derrière était chauffée. Les

motifs à fleurs du papier peint étaient défraîchis, mais la pièce n'avait rien perdu de sa magnificence. Sous les grandes fenêtres aux rideaux légèrement jaunis, des tableaux retournés avaient été adossés au mur. Leurs cadres brillaient comme de l'or.

C'est le lit qui impressionna le plus Beatrice. Elle n'en avait jamais vu un d'aussi imposant. Il était tellement large qu'il occupait presque toute la pièce. Les vêtements qu'Emmely portait sans doute le plus souvent pendaient sur le dossier de deux chaises. D'autres affaires s'entassaient dans la penderie dont les portes étaient légèrement entrouvertes.

« Si tu veux, je t'offre une robe, proposa Emmely. On ne pourra jamais raccommoder ce que tu portes là.

— Merci, je…

— Viens là ! » Emmely s'approcha de l'une des commodes et l'ouvrit. Elle regorgeait de vêtements – lingerie, chemisiers, jupes, pull-overs, écharpes. « Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

— Je…

— Allez, ne sois pas timide !

— Mais, je ne sais même pas si je peux rester ici. Ta mère…

— Ah ! maman va céder, je te le promets ! » Elle attrapa une blouse rose pâle avec un col marin et de fines broderies.

« Je crois que celle-ci t'ira mieux qu'à moi. Je ne sais même pas pourquoi je l'ai choisie. Tu as vu la couleur de mes cheveux ? Le roux et le rose, ça jure, non ? »

Sans laisser à Beatrice le temps de se défendre, Emmely brandit le vêtement devant sa poitrine. « Je le savais bien ! Cette couleur va beaucoup mieux avec tes cheveux foncés et ta peau dorée.

— Mais mon ventre ! objecta Beatrice. Je ne pourrai plus la mettre dans quelques semaines.

— D'ici là, je t'aurai tricoté un pull-over ! En plus, tu es bien plus fine que moi. Regarde, j'ai l'air d'un éléphant à côté de toi, non ? »

Les deux jeunes femmes se regardèrent un instant, puis elles éclatèrent de rire.

Emmely ne quitta pas la pièce avant d'avoir choisi une jupe, un chandail, des sous-vêtements et des bas pour Beatrice. « Je

vais aussi te trouver de nouvelles chaussures. Nous sommes justement en train d'organiser une collecte de vêtements et de souliers. Si je vois une paire qui pourrait t'aller, je la mettrai de côté pour toi. »

Abasourdie par tant de gentillesse, Beatrice se laissa tomber sur le lit. Le matelas moelleux s'enfonça sous elle. Les draps sentaient bon la lavande. Elle s'étira et s'autorisa pour la première fois à penser qu'elle était en sécurité. Peu importait si elle ne savait pas combien de temps elle pourrait rester.

Avant même le retour d'Emmely, partie chercher de l'eau, les yeux de Beatrice se fermèrent. Elle ne l'entendit même pas revenir.

Au beau milieu de la nuit, elle fut brutalement tirée de son sommeil par un horrible cauchemar. Elle ne cessait de revivre en rêve la scène où elle avait été séparée de sa mère et de son mari. La foule avait failli l'écraser, mais des mains étrangères l'avaient relevée et attirée dans un buisson tandis que les avions rasaient la terre en hurlant. Impuissante, elle avait vu des obus s'abattre sur le convoi de réfugiés où se tenaient sa mère et son mari, qui n'avait pas été mobilisé à cause de son asthme. Tous deux avaient disparu au milieu de dizaines de cadavres.

Convaincue de se trouver encore dans le camp de réfugiés américain, elle se redressa, mais sentit aussitôt la chaleur douillette provenant des cendres rougeoyantes, dans la cheminée. Tout était calme derrière les hautes fenêtres. Une lune à peine entamée perçait timidement le rideau de nuages annonciateurs de brouillard et de pluie.

Elle entendit des pas légers dans le couloir. Une porte claqua. Peu après, elle perçut des voix étouffées à travers le mur. Elle ne distinguait aucun mot et l'inquiétude la poussa à s'approcher du mur et à y coller son oreille. Le papier peint délavé dégageait une odeur étrange…

« Comment savoir si c'est bien elle ? Elle aurait tout aussi bien pu trouver la lettre par terre. » Deidre avait l'air furieuse. Avait-elle changé d'avis ? Où pourrait-elle se réfugier, si c'était le cas ? Elle ne connaissait personne en Angleterre.

« Je ne crois pas qu'elle ait trouvé la lettre, insista Emmely, visiblement déterminée à la défendre. L'enveloppe ne contenait pas d'argent. Crois-tu qu'une vagabonde s'y serait intéressée ?

— Cette lettre tient quand même lieu de mot de passe pour obtenir de l'aide.

— Oui, mais à condition de connaître la personne en question, tout de même ! rétorqua Emmely, entêtée. Tu as vu ses cheveux ? Et son visage ?

— Oh ! beaucoup de filles ont les cheveux noirs ! Elle a très bien pu tirer profit de la coïncidence, d'ailleurs.

— Mère ! lâcha Emmely sur le ton du reproche. Tu ne l'as pas bien regardée ? Cela saute aux yeux. Elle a beau n'être que la petite-fille, cela se voit tout de suite. »

Qu'est-ce qui se voit ? se demanda Beatrice, ignorant la soif qui collait sa langue à son palais. Tout à coup, son cœur se mit à battre comme si elle avait de la fièvre, recouvrant presque le murmure des voix. Elle réalisa soudain que les deux femmes savaient à son sujet quelque chose qu'elle-même ignorait. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

Il y eut un long silence avant que Deidre ne reprenne la parole : « Tu sais bien que nous sommes rationnés.

— Tu sais ce que disait toujours grand-maman Victoria, rétorqua Emmely.

— Oui, que… » Quelque chose sembla se coincer dans sa gorge, quelque chose qui ne demandait qu'à sortir mais qui n'en avait pas le droit. « Ce ne sont que des bêtises !

— Peu importe. Tu lui as promis sur son lit de mort que tu suivrais ses instructions et que tu aiderais les descendants de Grace s'ils étaient dans le besoin, rétorqua tranquillement Emmely.

— Qu'est-ce qui m'a pris de faire cette promesse… » lança amèrement Deidre avant de se taire. Ses pas retentirent dans la chambre. « Eh bien d'accord, qu'elle reste jusqu'à ce que l'enfant soit là. Après, nous verrons. C'est déjà bien suffisant si nous trouvons un logement sûr pour elle et son enfant. Ils ne peuvent pas rester au milieu de ce chaos.

— Mais un jour, ce sera la fin du chaos… »

Manifestement, Deidre avait alors esquissé un geste pour faire taire sa fille.

M'ont-elles entendue ? se demanda Beatrice inquiète. Non, c'était impossible. Elle respirait tout doucement et était collée au mur comme une statue que le vent aurait renversée.

« On l'héberge jusqu'à l'accouchement et après, on verra. Comme tu as pu t'en rendre compte, tous nos plans ont été anéantis. Raison de plus pour éviter d'en faire de nouveaux dans la situation présente. »

Le silence se fit d'un coup. Apparemment, les deux femmes s'étaient couchées sans se donner la peine d'articuler un bonsoir qui aurait peut-être dissipé leur désaccord.

Alors que la tension se relâchait, Beatrice ressentit une vive brûlure à la gorge. *De l'eau. Il me faut absolument un peu d'eau.*

Elle se détacha du mur en serrant les dents. Cette mauvaise posture lui avait attiré un mal de dos terrible. Ses chevilles, gonflées en permanence depuis un mois, étaient douloureuses. Si elle n'avait pas eu une telle soif, elle se serait aussitôt recouchée en espérant retrouver bientôt le sommeil. Mais comment trouver le repos quand elle avait si soif ?

Dans le couloir, elle toucha le mur en tâtonnant jusqu'à l'interrupteur, mais la lumière ne s'alluma pas. Y avait-il une panne de courant, ou l'électricité était-elle rationnée ? Beatrice se rappela que chez elle, dans la cuisine, une boîte à fusibles permettait de couper le courant quand c'était nécessaire.

La lumière blafarde de la lune l'aida à s'orienter. Elle longea le couloir, descendit l'escalier, tourna à droite avant d'ouvrir la seconde porte. Guidée par l'odeur du thé, elle emprunta alors un nouveau couloir.

Les marches grincèrent sous ses pieds malgré sa légèreté et elle retint son souffle déjà faible. Elle dut s'arrêter sur la dernière marche, submergée par la soif. Un malaise la fit chanceler. Des lumières inexistantes se mirent à danser devant ses yeux, même quand elle ferma les paupières.

Le cœur battant, elle se cramponna à la rampe d'escalier. Du coin de l'œil, elle perçut un mouvement à côté d'elle. Une silhouette se détachait devant la lumière diffuse filtrant à

travers la porte vitrée de la salle de réception. « Tout va bien, Mademoiselle ? »

Par pur réflexe, elle voulut rassurer son interlocuteur, mais les mots lui firent défaut.

« Mademoiselle, je suis le docteur Sayers, poursuivit l'homme en se penchant sur elle. Je vais vous aider. »

À cet instant, ses genoux lâchèrent et elle sombra dans l'obscurité.

Premier livre
LE SECRET

1

Berlin, avril 2008

Diana Wagenbach s'éveilla sous la caresse rougeâtre de l'aube. Elle ouvrit les yeux. Lâchant un soupir, elle essaya de se repérer. L'ombre de l'énorme tilleul du jardin se réfléchissait dans les hautes vitres de la véranda attenante au salon.

Des taches de lumière parsemaient le tapis rouge foncé censé protéger le parquet. Une étrange odeur flottait dans l'air. Quelqu'un avait-il renversé de l'alcool ?

Il fallut un moment à Diana pour comprendre comment elle avait atterri sur le canapé en cuir blanc. Ses vêtements de la veille lui collaient à la peau. La sueur avait plaqué ses boucles noires sur son front tandis que ses joues et ses lèvres étaient toutes desséchées.

« Oh ! Mon Dieu ! », gémit-elle en se redressant. Ses bras et ses jambes lui faisaient mal comme si elle avait passé la nuit à traîner des cartons de déménagement. Elle avait dormi dans une mauvaise position, et son dos s'en ressentait.

Une fois redressée sur le canapé, le souvenir de la veille lui revint. Le salon ressemblait à un vrai champ de bataille. Ce n'étaient pas les vestiges d'une folle soirée, non. Elle avait perdu le contrôle. Épouvantée, elle se frotta le visage.

Pourtant, Diana était plutôt du genre calme. D'une patience exceptionnelle, à en croire ses amis. Seulement hier, elle avait vu Philipp, son mari, avec cette femme. Si les réunions tardives après le bureau faisaient partie de son poste, embrasser passionnément son associée en lui caressant avidement les seins n'avait plus rien à voir avec son emploi.

Si seulement j'étais restée à la maison ! pensa-t-elle en s'asseyant avant d'examiner les hématomes sur ses bras. *Mais non, il a fallu que j'aille dans notre restaurant habituel sous prétexte de m'accorder un petit plaisir après une dure journée de labeur.*

En se levant pour se dégourdir les jambes, elle repassa toute la soirée en revue.

Bien entendu, elle n'avait pas eu le courage d'affronter Philipp au restaurant. Elle était sortie sans qu'il s'aperçoive de sa présence et s'était précipitée à la maison. Furieuse, elle avait claqué la porte derrière elle et s'était jetée sur le canapé en pleurant. Comment pouvait-il lui faire une chose pareille ?

Après une brève crise de larmes, elle s'était mise à arpenter le salon, torturée par mille et une questions. Y avait-il eu des signes ? Aurait-elle pu s'en douter ? Tout cela n'était-il qu'une erreur et ce baiser, un baiser tout ce qu'il y avait de plus anodin ?

Mais non, il était tout sauf anodin ! Si elle était honnête avec elle-même, elle savait que son couple battait de l'aile depuis un certain temps déjà et qu'il n'attendait qu'une occasion pour voler en éclats.

Elle avait pesté contre lui. Reproches, menaces, insultes, revendications, tout y était passé. Quand Philipp s'était retrouvé devant elle à tripoter nerveusement ses clés, sa volonté de lui faire une scène s'était pourtant évanouie. Au lieu de cela, elle s'était contentée de le regarder et lui avait calmement demandé qui était la femme qu'il enlaçait avec tant de passion.

« Chérie, je… elle… »

Bien entendu, il lui avait juré que c'était juste une connaissance, mais elle ne l'avait pas cru. Diana savait quand on lui mentait, elle avait un don pour cela. Enfant déjà, elle repérait toujours ceux qui ne lui disaient pas la vérité. Il lui était même

arrivé de démasquer sa grand-tante Emmely quand celle-ci essayait de lui cacher quelque chose.

« Va-t'en ! » C'était tout ce qu'elle avait réussi à lui dire. Va-t'en. Puis elle s'était retournée pour s'engouffrer dans le jardin d'hiver, ignorant son reflet en passant devant les vitres. Le regard plongé dans le jardin baigné de lune, elle avait entendu la porte d'entrée claquer.

En toute logique, c'eût été le moment d'aller se coucher et de pleurer dans son oreiller. Mais Diana avait réagi autrement.

Avec le recul, elle trouvait même cela choquant. Jamais elle n'avait fait une telle crise. Tout avait commencé par un vase jeté contre le mur en poussant un hurlement de colère. Les chaises du coin salle à manger n'avaient pas tardé à suivre. De toutes ses forces, elle les avait jetées à travers la pièce en pulvérisant au passage la table en verre du salon ainsi que la vitrine dans laquelle Philipp entreposait ses trophées. Une bouteille de whisky avait subi le même sort. Sur le tapis, le liquide mordoré renversé avait séché.

J'aurais dû le boire, se dit-elle, sarcastique. *Cela m'aurait dispensée d'avoir à expliquer à notre assurance ce qui s'est passé.*

Les morceaux de verre étincelaient comme autant de regards accusateurs et crissèrent sous ses pieds quand elle traversa la pièce. Une bonne douche lui remettrait les idées en place, pensa-t-elle, et l'aiderait à mettre de l'ordre dans ses sentiments.

Une fois déshabillée, elle se regarda dans le miroir et se trouva ridicule. Avait-elle vraiment besoin de se demander ce que l'autre avait de plus qu'elle ?

On ne pouvait pas imaginer qu'elle avait trente-six ans. Ceux qui ne la connaissaient pas la croyaient proche de la trentaine. D'après la publicité, les premiers cheveux blancs apparaissaient vers les trente-cinq ans, mais elle n'en avait pas encore un seul. Sa chevelure parfaitement noire tombait sur ses épaules qui, tout comme ses bras, avaient pris la teinte dorée de l'été, au grand dam de ses collègues féminines et de ses amies qui l'enviaient toujours. Le reste de son corps, mince sans être musclé, contrastait par sa blancheur et aspirait à un séjour au bord de la mer pour rattraper un peu de bronzage.

J'ai besoin de vacances, soupira-t-elle en pénétrant dans la douche. *Je devrais peut-être faire un voyage pour oublier toutes ces histoires.*

La tiédeur de l'eau l'aida à reprendre ses esprits, mais la brûlure qu'elle avait au creux de l'estomac se réveilla. Si la douche avait le pouvoir d'effacer de son corps et de ses cheveux les traces de la nuit précédente, elle ne pouvait annuler ce qui s'était passé.

Elle ignora d'abord la sonnerie stridente du téléphone. C'était certainement Philipp qui avait trouvé une excuse stupide ou, pis encore, qui voulait savoir comment elle allait. Son portable éteint, il ne pouvait la joindre qu'à la maison.

Comme le téléphone continuait de sonner, il lui vint à l'esprit que c'était peut-être Éva Menzel, son associée au cabinet d'avocats. Elle quitta la salle de bains seulement drapée dans une épaisse serviette bleue et se rendit dans le vestibule. Elle décrocha. *Si c'est Éva, j'en profiterai pour lui dire que je ne viendrai pas au bureau aujourd'hui.* « Allô ?

— Madame Wagenbach ? » demanda une voix en prononçant son nom à l'anglaise, « Waiguenback ».

La surprise coupa le souffle à Diana. « Monsieur Green ? »

Le majordome de sa tante confirma son intuition dans un allemand approximatif. Passant aussitôt à l'anglais, Diana engagea la conversation.

« Cela me fait plaisir de vous entendre, monsieur Green, tout va bien ? »

Depuis quand n'avait-elle pas parlé à sa tante, ou tout au moins au majordome qui faisait office d'intermédiaire et tenait le combiné du téléphone à la place de tante Emmely ? Suite à une attaque, elle avait partiellement perdu l'usage de ses bras.

« J'ai bien peur de ne pas avoir de très bonnes nouvelles pour vous. »

Ces mots frappèrent Diana en pleine figure. « Que se passe-t-il, monsieur Green ? Ne me faites pas attendre ! »

Le majordome hésita un instant avant d'annoncer l'inévitable. « Malheureusement, votre tante a subi une autre attaque, il y a deux jours. Elle se trouve au St James Hospital,

à Londres, mais les médecins ne savent pas combien de temps elle tiendra. »

Diana porta la main à sa bouche et ferma les yeux, comme pour interdire l'accès à cette horrible nouvelle. Le visage d'une femme âgée, dont la chevelure blond vénitien avait blanchi au fil du temps, s'afficha dans son esprit. Le sourire plein de bonté de sa bouche ridée. Quel âge avait tante Emmely ? Quatre-vingt-six ou quatre-vingt-sept ans ? La grand-mère de Diana, cousine au second degré et contemporaine d'Emmely, était morte depuis bien des années.

« Madame Wagenbach ? » La voix de M. Green balaya ses pensées comme une bourrasque.

« Oui, je suis toujours là. Je suis seulement… choquée. Comment cela a-t-il pu arriver ?

— Votre tante a un âge respectable, madame Wagenbach, et la vie n'a pas toujours été clémente avec elle, pour autant que je puisse en juger. Ma mère disait toujours que les êtres humains sont comme des jouets : tôt ou tard, ils cassent. » Il marqua une petite pause, comme s'il évoquait l'image de sa mère. « Vous devriez venir. Madame m'a prié de vous prévenir tant qu'elle est à peu près consciente.

— Elle vous a donc parlé ? » Bêtement, elle eut une petite lueur d'espoir. Peut-être les médecins allaient-ils la sauver ? Ne disait-on pas que c'était la troisième attaque qui était fatale ?

« Oui, mais elle est très faible. Si vous voulez lui faire plaisir, venez dès aujourd'hui. Le cas échéant, je viendrai personnellement vous chercher à l'aéroport.

— Oui, je… je vais venir. Il… faut juste que je regarde quand part le prochain avion, et s'il y a encore de la place.

— D'accord, répondit le majordome. Pourriez-vous avoir la gentillesse de m'informer par un e-mail de l'heure de votre arrivée ? Je ne voudrais pas vous faire attendre sous la pluie.

— C'est très aimable à vous, monsieur Green, je vous envoie mon numéro de vol dès que je l'ai. »

Il y eut encore une petite pause. Puis un craquement sur la ligne. Avait-il raccroché ?

« Je suis vraiment désolé, madame Wagenbach. Je vais tout préparer pour que votre séjour ici se passe le mieux possible.

— C'est très aimable à vous, monsieur Green. Merci encore et à plus tard. »

Une fois qu'elle eut raccroché, elle ressentit le besoin de s'asseoir. Pas au milieu de ce chaos de débris, bien entendu. Elle opta pour la cuisine. Chez Emmely aussi, elles avaient coutume de s'asseoir dans la cuisine quand elle était en visite avec sa mère Johanna.

Johanna avait eu une relation très particulière avec Emmely. C'est elle qui l'avait élevée après que sa propre mère fut morte en lui donnant naissance, dans le chaos de la fin de la guerre. Diana ne la connaissait qu'à travers une photo prise juste avant la naissance de Johanna. Elle n'avait jamais compris pourquoi Emmely, qui n'avait pas eu d'enfant ne l'avait pas adoptée.

La pendule du salon sonna, un petit souvenir que Philipp avait rapporté de Tchéquie. Elle la détestait mais la tolérait pour lui faire plaisir. Elle lui rappela soudain que le temps passait et que les avions n'attendaient pas.

Bien qu'elle eût mal à l'estomac et tremblât de tous ses membres, Diana réussit à s'habiller en cinq minutes. Elle opta pour une tenue pratique : un jean, une blouse à manches courtes, un petit pull en laine rouge foncé au cas où le temps serait mauvais. Elle tressa ses boucles noires mais ne se maquilla pas, pour une fois. L'habitude des voyages d'affaires lui avait appris à préparer ses bagages à toute vitesse. Elle ne prit pas grand-chose, une blouse de rechange, un tee-shirt et une brosse à dents. Elle emporta aussi son ordinateur, un carnet et, bien entendu, son chargeur et des batteries de rechange. Près de la demeure des Tremayne, un petit village offrait tout ce dont les touristes – des randonneurs à bicyclette pour la plupart – avaient besoin. Tant qu'elle avait de l'argent et ses papiers, elle ne manquerait de rien.

Sur le seuil de la porte, elle se retourna et contempla le désordre qu'elle laissait derrière elle. Les bris de verre scintillaient au soleil, comme des diamants. Philipp n'aura qu'à les jeter, se dit-elle en se réjouissant intérieurement de ne pas

laisser de mot, comme elle avait l'habitude de le faire quand elle devait partir d'urgence.

Elle monta dans la Mini rouge qu'elle appréciait pour se faufiler dans le trafic dense de Berlin, et se retrouva bientôt sur l'autoroute en direction de Tegel.

À peu près au même moment, M. Green se dirigeait vers la bibliothèque située dans le bureau de l'ancien maître de maison. Sa maîtresse lui avait laissé des instructions précises pour le cas où elle décéderait. Il devait veiller à ce que Diana le trouve. Le secret.

Lui-même l'ignorait. Toutes les années au service des Tremayne lui avaient appris à ne jamais se montrer trop curieux. Pourtant, s'avouait-il parfois, il avait senti dès le premier jour que la maison cachait quelque chose. Aujourd'hui encore, cette impression ne l'avait pas quitté. Peut-être allait-il être le témoin d'une révélation stupéfiante à quelques années de sa retraite. Qui sait ?

Il y a un an, Mme Woodhouse l'avait mis au courant du jeu de piste qu'elle avait organisé. À l'époque, déjà, elle avait cru que l'ange de la mort frappait à sa porte. Dieu lui avait finalement accordé un peu de répit pour lui permettre de laisser des traces. Une photo par-ci, une lettre oubliée dans un livre par-là. Tous ces petits indices devaient apparaître à la personne concernée par le plus grand des hasards. « Cela l'aidera à surmonter ma disparition », avait-elle dit. Bien que Diana ne fût pas venue depuis des années, Mme Woodhouse n'avait jamais douté de l'amour et de la loyauté de la jeune femme qui avait pris la place d'une petite-fille dans son cœur.

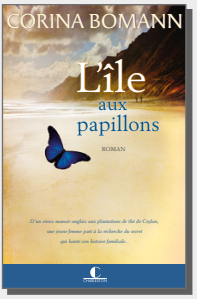
Campé devant la bibliothèque, M. Green cherchait un titre précis. Depuis la mort de la vieille Mme Deidre, la mère d'Emmely Woodhouse, l'ordre des livres était resté intact. La guerre elle-même, qui avait pourtant mis la maison sens dessus dessous, n'y avait rien changé.

Ah ! il était là ! Un volume vert arborant des lettres dorées, un peu passées. Il semblait rangé là par hasard. Quand on connaissait le motif qui l'ornait, cependant, il sautait aux yeux. Au cas

où Diana serait trop accablée par la tristesse pour avoir les idées claires, il le sortit un peu de la rangée, d'un doigt environ. Pas plus. L'ouvrage se déplaça avec un bruit semblable au soupir d'un mourant soulagé de tourner enfin la page.

M. Green retira sa main et contempla son œuvre avec satisfaction. La lumière tombait directement des hautes fenêtres sur l'ouvrage. Même si le ciel était couvert, le livre sauterait quand même aux yeux.

Nous espérons que cet extrait vous a plu !



L'Ile aux Papillons
Corina Bomann

J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**, **invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

CHARLESTON